

# L'Internationale

PARTI COMMUNISTE INTERNATIONALISTE • SECTION FRANÇAISE DE LA QUATRIÈME INTERNATIONALE

► Hiver difficile pour le P.C.F. (p. 2)

► Dans la métallurgie (p. 3)

► Changement de pouvoir en Algérie (p. 4)

► Un discours de Fidel Castro (p. 5)

► Une nouvelle gauche grandit aux Etats-Unis (p. 7)

► La préparation de l'après-gaullisme (p. 8)

## La candidature unique de la gauche dans l'impasse ?

La fédération de Gaston Defferre s'est effondrée lamentablement. Malgré tout l'avantage que les politiciens du centre bourgeois pouvaient trouver à s'unir, les intérêts mesquins de chaque clientèle particulière l'ont emporté, prouvant une fois de plus qu'entre la politique des intérêts généraux des deux classes fondamentales de la société il n'y a pas de ligne médiane cohérente possible.

Le compte rendu des séances de discussions entre les états-majors des « partisans de la fédération » les 15 et 17 juin, sont un étalage à la fois pitoyable et ridicule d'absence de tout principe, d'utopisme étriqué, de suffisance et de mauvaise foi. Il y apparaît dès les premières minutes que les représentants du M.R.P. n'y venaient qu'obligés par les décisions de leur congrès, mais bien décidés à faire capoter l'opération. Guy Mollet était dans le même cas pour la S.F.I.O., mais il avait l'avantage de pouvoir prendre Defferre au piège de ses propres manœuvres et de la démagogie « socialiste » dont le M.R.P. exigeait de ses partenaires le reniement le plus total. Sur ce point, les « modernistes », pour qui toute politique de classe, tout vocabulaire de classe même sont taxés d'archaïsme devaient se démasquer ou se déjouer. Au soir de ces jours, les « clubs » voyaient l'avortement de leurs ambitions politiques : ils s'étaient rêvés conquérant les masses par-dessus les partis comme Picrochole se voyait conquérant le monde avec son armée provinciale. Ils sont désormais réduits à leur réalité, c'est-à-dire à fort peu de chose.

Defferre sorti (avec l'espoir de n'avoir fait qu'une fausse sortie), toutes les combinaisons se déchainent : les radicaux espèrent que Maurice Faure pourrait faire renaitre l'opération manquée, leur candidat étant dépouillé de tout soupçon et teinture de socialisme. Les molletistes avancent leur solution de rechange, la « petite fédération » de la « famille socialiste ». Mais le P.S.U. ne veut pas se suicider alors que s'ouvre

à lui la possibilité de jouer un petit rôle, et il réclame un candidat acceptable pour le P.C.F.

Ce candidat, il le tenait dans sa manche depuis longtemps, comme nous avons été les premiers à le dire dans ces colonnes, dès l'an dernier : c'est Mendès-France, que le P.C.F. serait prêt à accepter à peu de conditions. Mais ces conditions, Mendès-France ne veut pas les donner. Il reste l'homme qui préfère tomber plutôt que de gouverner avec l'appui communiste. Il en irait peut-être autrement s'il ne savait que la gauche socialiste-communiste ne peut gagner les présidentielles, et que la lutte qu'il faut entreprendre est celle pour le renversement du rapport des forces sociales. Il préfère se réserver pour être plus tard un arbitre, un de Gaulle de gauche.

Par contre, Mitterrand est prêt à prendre sa relève, Mitterrand qui déclara lors des rencontres des 15 et 17 juin : « Je ne suis pas partisan du refus des contacts avec le P.C. ». Cependant, cette bonne volonté ne peut suffire, car le P.C.F., dont nous disons ailleurs comment il a accentué son cours à droite vers un soutien, à peine critique, de la politique étrangère de de Gaulle, ne peut accepter de transiger sur la question de l'atlantisme. Il y a à actuellement un blocage de toutes les combinaisons de la petite gauche, malgré le vif désir des dirigeants du P.C.F. de ne pas se trouver isolés.

Comme nous l'avons plusieurs fois expliqué, les forces qui agitent les partis sont gros de scissions, préparant des regroupements futurs. Le bluff de Defferre avait nourri un enthousiasme artificiel chez les renovateurs « social-technocrates ». Le délabrement de sa machine électorale crée dans la « gauche respectueuse » une agitation désordonnée de fourmière démolie à coups de talon.

M. DERVAL.

(Suite page 6.)

## DES AVIONS, DES FUSEES POUR LE VIETNAM

L'ESCALADE se poursuit au Vietnam. Personne ne peut plus ignorer maintenant le caractère de génocide de la guerre menée par l'impérialisme yankee contre un peuple unanime.

De plus en plus près de Hanoï, les Américains visent (s'ils visent) des cibles industrielles, sans prétextes militaires ; les Vietnamiens meurent par centaines chaque semaine. Au sud, la défoliation par produits toxiques empoisonne la campagne. La terre fait rage : on jette les prisonniers des hélicoptères en vol, la torture généralisée s'avoue ; les marines débarquent chaque semaine par milliers, et, abandonnant les derniers faux-semblants, ces troupes d'invasion sont engagées directement contre le F.N.L. Il est vrai que plus aucun paravent ne tient : les troupes des fantoches de Saïgon fondent de deux façons opposées : par écrasement militaire et par désertion massive — en retournant fréquemment leurs armes contre les « conseillers » et leur aviation qui, lors des coups durs, sauvent les Américains et laissent mourir les Vietnamiens levés de force contre leur propre cause.

Au sommet, le dernier en date des innombrables coups d'Etat a mis au pouvoir une nouvelle junta militaire dirigée par un général qui se réclame publiquement de l'exemple de Hitler. Cette junta a chassé le pseudo-gouvernement civil du Dr Quat parce que les hommes qui le composaient — pourtant si péniblement recrutés dans les sphères de la bourgeoisie pétries d'anticommunisme — se voyaient acculés à chercher la voie de la négociation. L'équipe des nervis de K) fait régner la loi martiale à Saïgon et un sauvage terrorisme qui rappelle celui de Shanghai en 1949. La Junta a renoncé aux élections parce qu'elle avoue qu'elles donneraient la majorité au F.N.L. Telle est la liberté et la civilisation défendues par Washington et le Pentagone, approuvées par Goldwater et Wilson, par Tixier-Vignancourt et Guy Mollet.

La perspective la plus probable est celle d'un effondrement de tout l'appareil militaire des fantoches de Saïgon, quand l'armée craquera comme craqua celle de Tchang Kai-shek en Chine.

Malgré l'atrocité d'une guerre qui dépasse — au moins en ampleur — tous ses précédents coloniaux pour nous ramener à la guerre des nazis (mais aucun Nuremberg n'attend, hélas ! Taylor, Westmoreland et Johnson), le F.N.L. remporte des succès qui obligent au plus grand respect et à la plus grande admiration. Hommage rendu par le vice à la vertu, Westmoreland se plaint de n'avoir que 3 hommes contre 1 et démontre que ce n'est qu'à 10 contre 1 qu'il pourrait rendre au Vietnam la paix... des cimetières.

### Où sont les fusées de Cuba ?

Depuis des mois le Vietnam du Nord, petit pays du « camp socialiste », est écrasé de bombes quotidiennement. Depuis des mois, les grands Etats ouvriers l'assurent de leur aide imminente, de leur soutien inconditionnel, de leur solidarité sacrée. Il est vrai de dire que depuis des mois ont afflué au Vietnam des mortiers, des canons sans recul, des mitrailleuses lourdes, des armes automatiques russes et chinoises. Mais le ciel du pays appartient aux avions des Etats-Unis qui, grâce à cette supériorité, peuvent sans cesse remettre en cause les victoires du Front de libération.

Il avait fallu moins de temps, en 1962, pour que Cuba soit équipée de fusées — et des indispensables avions destinés à protéger leurs rampes de lancement — qui ne menèrent à rien qu'à la honte d'une capitulation panique, imposée sans consultation à un peuple et à une direction héroïques.

On peut lire dans la biographie de Kennedy par Hugh Sidey que c'est « avec une hâte frénétique » que furent installées les six bases de lancement pour fusées moyennes capables de parcourir 2.000 km (suffisantes pour, du Vietnam du Nord, anéantir la 7<sup>e</sup> flotte et la base de Da-Nang). Avant que s'installe une base de fusées d'un rayon d'action de 4.000 km, des cargos soviétiques débar-

quaient dans les ports cubains 42 bombardiers à réaction Ilyouchine 28 et des Mig 21, chasseurs-intercepteurs ultra-modernes, équipés de fusées air-sol. En tout, pour un milliard de dollars.

Où est maintenant cet arsenal ?

Pas au Vietnam, c'est ce qu'on peut répondre en toute assurance.

Pas au Vietnam, où il sauverait la vie chaque jour à des quantités d'hommes et pourrait stopper net l'escalade de Johnson.

Vous voulez donc la guerre mondiale ? s'écrient ici les pacifistes qui croient toujours que c'est en courbant le dos et en gémissant que l'on convainc le mieux d'arrêter le sadique qui vous roue de coups. Croire que rendre ses coups aux U.S.A. entraînerait la guerre mondiale, c'est ne pas voir la situation réelle des Etats-Unis dans cette guerre : leur isolement de leurs alliés les plus serviles (Angleterre, Allemagne de l'Ouest) ; la prospérité américaine et la situation de l'opinion qui en découle, la force des masses échaudées par la guerre de Corée et qui ont écrasé Goldwater en tant que belliciste. Aussi puissants que soient devenus les furieux du Pentagone, il est invraisemblable d'imaginer Johnson déclenchant des représailles contre l'U.R.S.S. parce que celle-ci aurait fourni au Vietnam du Nord les moyens de défense de son espace aérien.

Les tenants de la lâche pleurnicherie, au nom du danger de guerre mondiale, ont beau jouer le sang-froid politique, ils ne font que révéler leur profonde indifférence au massacre des « jaunes ».

En réalité, l'U.R.S.S. ne risquerait rien à aider véritablement de tous ses moyens un pays dont elle prétendait, il n'y a pas si longtemps (vous vous souvenez du traité de Moscou ?) être le bouclier invulnérable. Seule la veulerie de bureaucrates qui n'ont plus rien de commun avec le communisme, explique la prolongation d'une guerre

M. LEUWEN.

(Suite page 6.)